

Interview de Gérard Klein

par Alain Pelosato

Gérard Klein bonjour, quel honneur pour moi de vous interviewer.

N'exagérons rien. Je parviens à me regarder le matin dans le miroir pour me raser bien que je sois certes ébloui par l'éclat de mon reflet.

Vous avez commencé très jeune à écrire dans les revues Fiction et Satellite (fin des années cinquante et début des années soixante). Était-ce formateur dans le domaine de l'écriture ou était-ce plutôt pour acquérir une certaine notoriété ?

Je crois la question mal posée. On s'améliore en écrivant mais on n'écrit pas pour se former. Et on n'écrit pas davantage pour acquérir une quelconque notoriété mais pour écrire et si possible être publié. J'ai en effet publié à partir de 1955 dans les trois revues existantes, *Galaxie* d'abord, Puis *Fiction* et *Satellite*. Surtout dans *Fiction* du reste, à la fois nouvelles et articles. *Satellite* a disparu trop vite, bien que j'y aie joué un certain rôle. Cette revue était un peu confuse. J'y ai tout de même contribué à faire découvrir Philip. K. Dick en traduisant et publiant dans un cahier spécial son premier roman publié en France, *Les Mondes divergents*, rebaptisé plus tard *L'oeil dans le ciel*, titre plus fidèle au titre anglais (*Eye in the sky*). **Puis vous avez publié des romans avec des pseudos : Pagery d'abord et Gilles d'Argyre, ce dernier dans la mythique collection Fleuve Noir. Un bon souvenir littéraire pour vous ?**

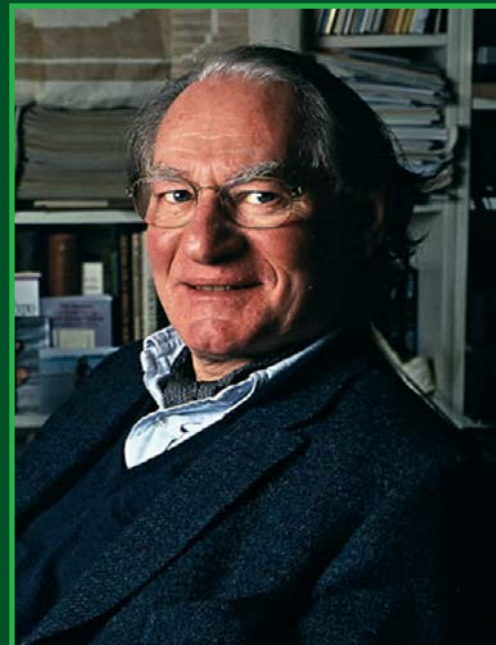
En ce qui concerne Pagery, je pense qu'il vaudrait mieux une bonne fois pour toutes qu'on laisse tomber ce pseudonyme sous lequel je n'ai pratiquement rien publié. C'était un nom inventé pour recouvrir une collaboration sans lendemain entre Patrice Rondard (un des fondateurs de *Satellite*), Gérard Klein et Richard Chomet, un ami et autre collaborateur de *Fiction* et de *Satellite*. Nous avons écrit et publié ensemble un roman *Embûches* dans l'espace dont j'ai rédigé la première moitié et Rondard la seconde, le scénario ayant été établi en commun. Les autres textes

signés Pagery sont soit des deux autres, soit des recyclages de textes inaboutis que je leur avais passés. Il n'y a donc rien d'intéressant à chercher de ce côté. Tout est limpide et

insignifiant.

En ce qui concerne Gilles d'Argyre, c'est tout différent. Après avoir publié *Les Perles du temps* chez Denoël et *Le Gambit des étoiles* au Rayon Fantastique, je me suis tourné vers le Fleuve Noir, à la fois pour me prouver que je pouvais publier partout et pour des raisons en partie alimentaire. L'exemple d'André Ruellan devenu un ami proche montrait qu'on pouvait vivre chichement au bord du Fleuve mais vivre quand même. Étudiant puis soldat du contingent, j'ai amélioré l'ordinaire en écrivant pour le Fleuve, entre 1958 et 1962 à peu près, cinq romans que je ne renie pas. Je les ai signés d'un pseudonyme transparent quant à l'une de mes motivations pour deux raisons : la première et la plus importante, c'était de bien marquer la différence entre ma production la plus ambitieuse, signée de mon nom et celle plus alimentaire signée Gilles d'Argyre ; la seconde était que j'avais signé un contrat à la mode de l'époque avec Denoël, réservant en principe ma production à cet éditeur. Le secret a été bien gardé jusqu'à la parution en 1968 du *Sceptre du hasard* et d'un article de Jacques Goimard, publié dans *Fiction* avec mon accord, vendant la mèche. Robert Kanters qui dirigeait encore alors *Présence du Futur* l'a très mal pris, ou a fait semblant, alors que nos relations n'étaient déjà plus bonnes et qu'il m'avait refusé un recueil de nouvelles *Un chant de pierre* qui a paru chez Eric Losfeld au Terrain vague avant de devenir, fortement enrichi, *Histoires comme si...* chez 10/18, grâce à Christian Bourgois. Suite à une demande d'explication et à une menace de Kanters, j'ai eu alors la sottise de tout démentir et donc de mentir et Kanters m'a menacé des tribunaux. Une simple lettre d'avocat a tout réglé. J'en ai tiré deux leçons : que le droit de suite était absurde, et je me suis efforcé de le bannir des contrats *Ailleurs et demain*, et qu'il valait toujours mieux dire la vérité, ce que, au demeurant, je savais déjà. Mais tout cela est assez insignifiant.

Ce qui m'importe encore aujourd'hui, c'est que j'ai pu à cette époque, publier dans les trois revues, dans *Présence du Futur*, au Rayon Fantastique, au Fleuve Noir où soit dit en passant, j'ai reçu un excellent accueil tant d'Armand de Caro que de François Richard, introduire la science-fiction dans 10/18 qui était la collection de poche intellectuelle de référence à l'époque, publier avec Jacques Goimard et Demètre Ioakimidis la *Grande Anthologie de la Science-Fiction* au Livre de Poche, publier dans *Ailleurs et demain* (dont à vrai dire, je connaissais un peu le directeur)



puis chez J'ai lu et chez Pocket et enfin au Livre de Poche. Bref, je crois que comme touriste, je n'ai pas raté beaucoup de lieux de villégiature..

Dans votre œuvre, votre roman préféré est-il *Les Seigneurs de la guerre* ?

Oui, probablement quoiqu'il m'ait donné tant de mal (sept ans à l'écrire parce que j'étais très pris professionnellement) que j'en conserve un souvenir un peu mitigé. Il y a de bons passages. Mais finalement, *Le Sceptre du hasard*, écrit lui en 23 ou 21 jours, fin 1962, n'est pas mal non plus. Je l'ai relu récemment à l'occasion de sa réédition au Livre de Poche et j'ai été plutôt agréablement surpris. Mais le roman que je préfère est sans doute le prochain.

Vous n'avez pas, me semble-t-il, une vision très optimiste de l'espèce humaine. J'ai particulièrement apprécié votre nouvelle : *Discours pour le centième anniversaire de l'Internationale végétarienne*. Excellente parabole et excellent humour noir. Pourrait-elle être considérée comme une espèce de manifeste philosophique de Gérard Klein ?

Considérer toute fiction d'un écrivain comme un manifeste philosophique est lui faire une grave injure. Seuls les imbéciles portent des jugements sur l'espèce humaine ou sur quoi que ce soit. Cela dit, à titre privé, je n'ai pas une très bonne opinion de l'espèce humaine. Ni une très mauvaise non plus d'ailleurs. C'est peut-être dans ma nouvelle *Le Cavalier au centipède* que j'exprime au plus près l'idée que je me fais des humains ou du moins de certains car la généralisation n'a pas de sens : grandioses et ridicules.

Vous avez publié plusieurs études sur la SF et la psychanalyse. Cette méthode



d'analyse des textes actuels de SF l'appliquez-vous encore à la lecture des écrivains de SF d'aujourd'hui ?

Il serait plus juste de dire que j'ai emprunté à la psychanalyse et également, mais distinctement, à la sociologie voire à la socio-économie, de précieuses grilles de lecture. Je ne vois pas pourquoi j'y renoncerais. Elles permettent d'entrevoir dans le produit de l'écrivain un travail dont il n'est pas, ne peut pas être conscient, mais qui touche néanmoins le lecteur et éventuellement le transforme. Les humains sont des êtres biologiques, des animaux si l'on veut, qui créent du symbolique, notamment avec des mots. Ils ne savent spontanément ni comment ni pourquoi mais on peut tenter, très partiellement et prudemment, d'en élucider les mécanismes.

Acceptez-vous de donner une opinion sur la génération des jeunes écrivains de la SF française aujourd'hui ?

En principe non, et d'abord parce que je ne lis pas tout ce qu'ils publient. Ce qui me frappe néanmoins pour la plupart, au risque de me montrer désagréable, c'est un manque évident d'ambition littéraire. Je crains que le Fleuve Noir finissant ne leur ait porté ombrage en les encourageant à écrire du "juste assez bon pour."

Si l'on considère la génération des années 1950 à 1970, il y avait considérablement plus d'ambition même si, évidemment, elle n'était pas toujours satisfaite. A de rares exceptions près, la "jeune" sf française actuelle me semble baigner dans une tiède médiocrité. C'est un phénomène que je ne m'explique pas bien hormis l'influence susdite dont l'éditeur cité n'est au demeurant pas par lui-même responsable. Rien à voir en tout cas en France malheureusement avec ce qui se passe en Grande-Bretagne où des auteurs pourris de talent et d'ambition abondent: Banks, MacDonald, Stross, McCauley et des foules d'autres. Et il ne faut pas croire que le marché américain leur sert à quelque chose. Il leur est presque aussi fermé qu'à nous.

Et que pensez-vous de cet engouement pour ce qu'on appelle la Fantasy avec toutes ses déclinaisons et classifications ? Peut-on oser l'expliquer par une certaine « fatigue » de la SF en littérature ?

Je me suis assez souvent exprimé sur la fantasy pour me permettre de m'en passer ici. Je persiste à dire et signe, qu'elle n'a aucun rapport avec la SF.

Vous avez cessé pratiquement de publier lorsque vous avez créé et pris la direction de la fameuse collection « Ailleurs et demain » aux éditions

Robert Laffont. Comment cela s'est-il passé ?

Ce n'est pas tout à fait vrai. J'ai beaucoup publié après 1969, un roman, des nouvelles, et une multitude d'essais et d'articles. Il faut voir que j'ai longtemps cumulé mes activités d'éditeur avec celles d'économiste. Cela occupe. Et si vous faites le compte, vous verrez qu'en volume au moins, je publie largement l'équivalent d'un livre chaque année.

Vous avez publié Stefan Wul qui vient de nous quitter. Quel souvenir gardez-vous de lui ?

Je l'ai peu connu. Je suis allé le voir à peu près deux fois au moment de la publication de trois de ses romans dans *Ailleurs et demain*, sous le titre "*Œuvres*" ce qui laissait entendre qu'il y aurait un second voire un troisième volume. En fait, sitôt contrat en poche, Wul a signé avec Denoël. J'en ai donc gardé un souvenir un peu amer. Cela dit, c'était un homme plutôt sympathique, tout à fait dentiste de province. La seule chose qui ne l'intéressait pas beaucoup, c'étaient ses propres romans. Je n'ai jamais réussi à le brancher dessus et encore moins à en obtenir un autre.

Dans votre préface à *Le ciel est mort* (recueil de nouvelles de John W. Campbell) datée du 27 juin 1992, vous écrivez : « *La chose d'un autre monde* a inspiré deux films notables : celui de Howard Hawks en 1951 et celui de John Carpenter, en 1982. Sans mentionner les innombrables productions épigones, cinématographiques et télévisuelles, qu'elle a suscitées, trop souvent à l'insu même de ceux qui les commettaient. Ce recueil, s'ils savent lire, pourra leur être une occasion de méditation et de remords. » Voilà qui m'a justement profondément fait méditer car, et c'est ma question, le remords viendrait-il de la non reconnaissance de l'origine des idées par ceux qui ont écrit tant d'histoires, tant de fois interprétées et réécrites à partir d'œuvres qui sont entrées dans le patrimoine commun de l'imaginaire, et qui l'ont fait sans même savoir qui étaient leurs inspireurs ?

La science-fiction a constitué un formidable fonds commun d'idées et d'images probablement sans équivalent dans toute la littérature même si l'on y inclut les mythologies. Beaucoup de ces idées et images nous parviennent par la bande sans que nous connaissions bien leurs vrais créateurs. Dans des milieux aussi incultes que celui de la télévision et que celui, presque autant, du cinéma, la question n'est même pas évoquée le plus souvent. On peut toujours espérer qu'en lisant un texte, tel ou tel trouve son chemin

de Damas et tombe face contre terre en s'exclamant "mais j'ai déjà vu ça quelque part."

Dans votre préface à *La mère des tempêtes* de John Barnes, vous écrivez : « (...) un roman, une fiction, et plus particulièrement encore pour un ouvrage de science fiction, (est) quelque chose qui ne peut pas convaincre, seulement donner à réfléchir ». (Il s'agit en l'occurrence ici de l'effet de serre) Vous pensez que la SF joue un rôle important dans l'exercice de réflexion des avenirs de l'humanité ?

Oui, certes. Les prospectivistes par exemple sont plus attentifs à la science-fiction que vous pourriez le croire. Et des romans comme *Nous autres*, *Le Meilleur des mondes* et *1984*, pour ne citer qu'eux, ont plus fait pour éclairer l'esprit de nombreux lecteurs sur le totalitarisme qu'aucun essai.

Et alors, toutes ces prodigieuses œuvres de Science-fiction que vous avez publiées dans votre collection et qui constituent ce patrimoine (absolument inoubliable justement) de la SF, vous avez décidé de le remettre à la lecture dans une collection que vous avez appelée : *Ailleurs et demain : la bibliothèque*, où vous avez déjà publié en 2003 trois coffrets : *le cycle de Dune*, *le cycle d'Hypérion* et *d'Endémion* et *le cycle du fleuve* (de Farmer). Pouvez-vous nous parler des prochaines publications ?

Il est trop tôt pour parler d'un programme. Mais je ferai sans doute le Cycle d'Helliconia de Brian Aldiss, l'un des chefs d'œuvre du domaine et il me semble aussi que le Cycle de Hain d'Ursula Le Guin appelle une publication intégrale. Et il y en a beaucoup d'autres.

Gérard Klein merci !

Salut à vous.

